LA

FEMME DU PEUPLE,

DRAME EN DEUX ACTES

MÊLÉ DE COUPLETS,

Par MM. Dumersan et Alexandre,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 1er DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUBUT, marchand d'habits..	M. Ragart.	ALPHONSE, jeune peintre...	M. Alexandre.
LA MÈRE DUBUT, sa mère, aveugle.....	Mme Vautain.	DOLCI, notaire.....	M. Alexis.
MARIE-JEANNE, sa femme..	Mlle Flora.	DUMONT, autre notaire.	
AMÉLIE, leur fille.....	Mlle Rougemont.	LAURENT, domestique de la duchesse.....	M. Vériant.
BERTRAND, leur fils.....	M. Hyacinthe.	TROIS AUTRES DOMESTIQUES.	
LA DUCHESSE DE VERNANGE.....	Mlle A. Beauchêne.	HOMMES ET FEMMES INVITÉS.	
LE COMTE DE SAINT-PHAR.	M. Daudel.	DEUX POISSARDES.	

La scène est à Paris; au premier acte, chez Dubut, au rez-de-chaussée, rue Saint-Landry, dans Cité; au deuxième acte, chez la duchesse de Vernange.

ACTE PREMIER.

Une chambre mal meublée au rez-de-chaussée rue Saint-Landry. Au fond une porte et une fenêtre donnant sur la rue, et la porte de la chambre de Marie-Jeanne. Deux portes à droite et à gauche. Quelques mauvaises chaises de paille. A gauche une table sur laquelle sont des tasses de porcelaine, des couleurs, des pinceaux, papier, plumes et encre et quelques romans.

SCENE PREMIERE.

Mme DUBUT, *aveugle.*

(Elle est assise près de la table tricotant et elle appelle :)

Bertrand ! Mélie !... où sont-ils donc tous ?... Laisser comme ça une femme aveugle et une rentière, qui leur a donné tout son bien, cinquante écus de rente.... J'aurais mieux fait de me mettre dans la maison des vieillards de Chaillot ; je serais en bon air et en belle vue, au lieu que, dans cette rue Saint-Landry, au milieu de la Cité.. Mais, voyez s'ils viendront?.. (*Elle crie* :) Bertrand ! ils me feront égosiller.

(Les personnages sont indiqués en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre : le premier à la gauche du spectateur.)

SCENE II.

Mme DUBUT, BERTRAND, *mangeant du pain et du fromage, et arrivant du fond.*

BERTRAND. Queq' vous avez donc, ma grand'mère, vous criez comme une aveugle qui a perdu...

Mme DUBUT. Mauvais sujet, tu me reproches mon infirmité... Voyons, queq' tu manges-là ? je t'entends manger.

77599

BERTRAND. Je déjeune, quoi !...

Mme DUBUT. Ça bâfre!... et je n'ai pas encore déjeuné, moi.

BERTRAND. Attendez que ma mère soit rentrée.

Mme DUBUT. Elle se fait bien attendre, ta mère.

BERTRAND. Dam ! c'te femme qui trotte depuis quatre heures du matin pour faire ses provisions à la Halle, et courir après ça dans tout Paris, avec un' hotte et un éventaire.

Mme DUBUT. Pourquoi ne se met-elle pas en boutique?

BERTRAND. Faut pouvoir... Les loyers sont chers, et les patentes aussi. Ma mère est une brave femme, et il n'y a pas sur le pavé de Paris une marchande des quatre-saisons qui *la valle*.

Mme DUBUT. Qui la valle, qui la valle ! Ton père n'a pas été assez fier. Un marchand d'habits, fils d'une revendeuse à la toilette, pouvait épouser mieux qu'une femme du peuple.

BERTRAND. Ma grand'mère, ce n'est pas l'état, c'est les sentimens qui fait la femme. Elle vous donne des soins et des égards, gros comme vous, ça n'est pas peu dire: et moi, son fils, qui n'a que dix-neuf ans, ne m'a-t-elle pas mis en apprentissage chez un vitrier. J'ai déjà posé deux carreaux, et je n'en ai cassé que trois.

Mme DUBUT. Tu es un grand dadais.

BERTRAND. Non; je suis un gamin... et de Paris, encore.

Mme DUBUT. Vante-toi de ça.

BERTRAND. Pourquoi pas?

AIR : *Voilà tout le secret.*

En veste et la tête nue,
Flanant dès le matin,
A tous les coin de rue
On rencontre l'gamin ;
Il joue à la poquette,
Il r'garde faire des tours,
Et prend deux sous d'galette
Chez le pèr' *Coup'-toujours*.
L'dimanch' faisant tapage
Pour voir les Franconis,
Ou bien monsieur Bocage,
Il monte au paradis.
Voilà, voilà, l'gamin de Paris !

Il lire, quand on l'taquine,
La savate et l'bâton.
Sur les murs il dessine
Des figur's en charbon.
D'vant vous, quand il s'arrête,
Pour pen que vous l'poussiez,
Il vous dit : Ah ! c'te tête !
Et vous march' sur les pieds.
Quand le tambour qui roule
Appelle les conscrits,
Il court sans perdr' la boule,
Fair' des farc's aux ennemis :
Voilà, voilà l'gamin d'Paris.

Mme DUBUT. Qu'est-ce qui t'a appris à raisonner comme ça ?

BERTRAND. C'est soi-même. Mon père ne m'a pas fait éduquer comme ma sœur qu'est artiste.

Mme DUBUT. Eh bien ! oui, elle peint la porcelaine ; c'est joli.

BERTRAND. Mais ça ne la rend pas plus heureuse avec les projets de mon père.... Elle est gaie comme trois mélodrames de la Porte-Saint-Martin.

Mme DUBUT. Ça vient de ses lectures... Quand je la prie de me lire queq' chose pour m'endormir, elle me lit des ouvrages à la mode, que ça me fait rêver des suicides, des assassinats, des adultères, un tas de cauchemars.

BERTRAND. Voilà ma sœur.

SCÈNE III.

AMÉLIE, Mme DUBUT, BERTRAND.

Mme DUBUT. Est-ce toi, Mélie ?

AMÉLIE. Oui, grand'maman.

Mme DUBUT. Ton frère a raison ; tu n'es pas gaie... J'entends ça à ton organe.

AMÉLIE. Ah ! grand'maman, j'ai bien du chagrin.

Mme DUBUT. Qu'est-ce qui t'en donne ? Ce n'est pas ton père.

AMÉLIE. Ah ! mon Dieu ! si. Vous savez qu'il veut me marier.

Mme DUBUT. A un homme comme il faut, qui fait des affaires.

AMÉLIE. C'est-à-dire qui brocante.

Mme DUBUT. Qui prête de l'argent.

AMÉLIE. A la petite semaine.

Mme DUBUT. M. Renard est l'ami de ton père.

BERTRAND. Oui, ils vont ensemble au cabaret, et ils ne m'emmènent jamais.

AMÉLIE. Depuis que mon père le fréquente, il n'est pas raisonnable.

Mme DUBUT. Mélie, vous accusez l'auteur de vot' existence.

AMÉLIE. Tenez, grand'maman, si ça continue, il arrivera quelque malheur.

Mme DUBUT. Taisez-vous, petite fille!... Ah ça! me donnera-t-on bientôt mon déjeuner ? Ah ! si je n'étais pas aveugle, vous verriez...

BERTRAND. Nous verrions... Non, ça serait vous qui verriez.

Mme DUBUT. Petit drôle !...

MARIE-JEANNE, *criant du dehors :* Pois ramés ! pois écossés !

Mme DUBUT. Ah ! v'là vot' mère : je vais vous faire sabouler.

Digitized by Google

SCENE IV.

LES MÊMES, MARIE-JEANNE, *avec sa hotte et son éventaire.*

(Ses enfans l'aident à se décherger de ce qu'elle porte.)

MARIE-JEANNE. Bonjour, enfans... Bonjour, ma mère!

Mme DUBUT. Bonjour! (*Aux enfans.*) Je vais vous faire gronder, allez.

MARIE-JEANNE. Queq' vous avez donc, m'am' Dubut? vous bougonnez toujours après ces enfans!

Mme DUBUT. Ils me font enrager.

MARIE-JEANNE. Ils sont jeunes.

Mme DUBUT. Ils me manquent.

MARIE-JEANNE. Si je croyais ça, je ne les manquerais pas, moi; ma fille toute grande qu'elle est aurait une paire de giffles, et mon fils un coup de pied, je n'ai pas besoin de vous dire où.

BERTRAND, *riant.* Tiens, maman, elle est toujours cocasse!

MARIE-JEANNE. Tu trouves ça, toi, malin! faut bien être gaie quand on est gueux, c'est nos rentes à nous autres qui n'en a pas sur le grand-livre.

AIR: *La Mère Bontemps.*

J'suis un' sans souci,
L'tems présent ne m'importe guère,
N'y a pas d'pain ici,
Un autr' jour y en aura, j'espère.
Que d'gens qui n'ont rien,
Le lendemain ont du bien;
J'm'en rapporte à la providence:
Rien n'ravigotte comme l'espérance.
L'mauvais tems passera,
Et l'bon tems reviendra.
Là, là, dérideira, là, là!

Mme DUBUT. Vous v'là bien gaie, Marie-Jeanne.

MARIE-JEANNE. Je suis la plus travaillante de la maison, et je ne me plains pas. V'là mon homme, c'est pas parc' qu'il est vot' fils: mais c'est un grand fainiant.

Mme DUBUT. Par exemple.

MARIE-JEANNE. N'y a pas de par exemple.

AIR: *L'autre jour la petite Isabelle.*

Feul que j'trime tout'la semaine,
Mon mari n'se cass' pas les bras.
Sur les quais, tandis qu'j'm'promène
Il s'repose comme un pep' Colas;
Pendant qu'au soleil je me brule,
Il s'rafraichit a'au cabaret:
Sans nul scrupule,
Il me bouscule,
J'crois qu'il m'battrait.
Ah! sa conduite est bien gentille.

Tout ce qui lui tombe sous la main chez nous, il l'emporte, meubles, habits, linge: il vend tout, il prend tout, et n'apporte jamais rien, le vagabond!....

Enfin sans mon fils et ma fille,
N'y aurait rien d'lui dans la maison.

Mme DUBUT. Il y a toujours bien à déjeuner, n'est-ce pas?

MARIE-JEANNE. Parce que je vous en apporte. Tenez, voilà votre flûte, votre petit morceau de jambon, et votre demi-setier, faut que la vieillesse se soutienne.

Mme DUBUT. Ne dirait-on pas que j'ai cent ans?

MARIE-JEANNE. Vous n'en avez toujours pas quinze; allons, Bertrand, va mettre le couvert de ta grand'mère dans sa chambre.

(Amélie conduit Mme Dubut, Bertrand marche devant.)

BERTRAND. Oui, maman... il sent bon, le jambon.

Mme DUBUT. N'y touche pas, gourmand.

(Elle lui donne des coups de canne dans les jambes.)

BERTRAND. Eh bien! dites donc, vous jouez du bâton dans mes jambes, vous m'abîmeriez les mollets, si j'en avais.

SCENE V.

MARIE-JEANNE, AMÉLIE.

MARIE-JEANNE. Faut l'y pardonner sa mauvaise humeur, à c'te femme, c'est pas sa faute si son fils se dérange, je le ramènerai peut-être par la douceur. J'aurai de la peine, parce que je suis patiente comme un chat qui s'étrangle; mais pour avoir la paix, faut qu'y en ait un des deux qui cède, et si ce n'est pas lui, faut qu'ça soit moi. Est-ce que tu crois que j'ai été bien contente de te voir dans les tasses et dans les sécoupes quans tu pourrais m'aider dans mon commerce? à nous deux nous venderions le r'double et nous rapporterions des gros sous à la maison, tu aurais comme moi un madras sur la tête, et une camisole de cotonnade, au lieu de ce bonnet à la folle! et de ces gigots qui ont l'air de deux bouriches. Tu épouserais queq' bon garçon du quartier; un serrurier ou un charbonnier, un homme qui ne rougirait pas de nous.

AMÉLIE. Ah! mon Dieu! maman, je n'ai pas envie de me marier.

MARIE-JEANNE. Dis plutôt que tu ne te soucies pas de crier avec moi des radis ou des cerneaux.

AMÉLIE. Quand on peut avoir un talent.

MARIE-JEANNE. Oui, quand on peut; mais tu barbouilleras bien des cabarets de porcelaine avant d'avoir une manifacture seulement comme celle de Sèvres.

AMÉLIE. Une artiste a toujours plus de considération.

MARIE-JEANNE. Tu aurais dû écouter le petit cadet Poireau, le fruitier verdurier d'en face; c'est un bon garçon, établi, et tu aurais été madame la fruitière cossue, plutôt que madame la peintresse débinée.

AMÉLIE. Monsieur Poireau! il est si commun!

MARIE-JEANNE. Ah! nous y v'là : faut pour plaire à mamzelle l'artiste queq' moustache ou queq' barbe pointue; il y a sur jeu queq' beau jeune homme, comme dans les livres que je trouve sous ton traversin. Je t'ai déjà défendu d'aller comme ça louer des romans à ton cabinet de lecture : tu sais ce que je t'ai promis... Bon! en v'là un qui sort de ta poche. (*Elle le prend.*) Encore là une demi-douzaine sur la table, ça t'envelimera le cœur, ça te f'ra faire queq' sottise!...

AMÉLIE. Maman, ce sont les plus jolis ouvrages de M. Sand, de M. Ricard et de Paul de Kock.

MARIE-JEANNE. Oui, eh ben! va les lire où je vas les envoyer. (*Elle les jette l'un après l'autre par la fenêtre.*) V'là M. Sang, v'là M. Bricard, et v'là M. le Coq!

AMÉLIE. Il faudra que je les paie, j'en aurai pour sept livres dix sous.

MARIE-JEANNE. Quand y en aurait pour huit francs.

AMÉLIE. Ça fait trois ouvrages dépareillés!

MARIE-JEANNE. Je te dépareillerai bien autre chose, va.

AIR : *Voulant par ses œuvres.*

Tous ces mauvais romans en vogue,
Remplis de crimes et d'horreurs,
Ne sont vraiment que de la drogue
Fait' pour empoisonner les cœurs.
Si c'est comm' ça qu'ils veulent instruire
La jeunesse de notre tems,
Il vaudrait mieux, pour nos enfans,
Qu'ils n'apprennent jamais à lire.

AMÉLIE. Ah! maman, si vous les aviez lus.

MARIE-JEANNE. Pas si bête de perdre mon tems à ces bêtises-là, avec ça que je ne sais pas lire..... Les journées ne sont déjà pas trop longues. Allons, travaille, puisque t'as un état dans les doigts. Je vas prendre là-dedans de la marchandise pour aller continuer mon commerce. Dieu de Dieu! qu'on a de peine à gagner de l'argent quand on est pauvre! Je donnerais tout ce que j'ai pour être riche.

(Elle entre dans sa chambre au fond.)

SCENE VI.

AMÉLIE, *seule.*

Je voulais lui confier tout, mais je n'ai pas osé. Depuis quinze jours j'ai cessé d'aller travailler au magasin : ma mère a voulu que j'apporte mon ouvrage ici..... se douterait-elle de quelque chose! ah! si Alphonse découvrait de qui je suis la fille

SCÈNE VII.

AMELIE, ALPHONSE *au fond.*

ALPHONSE, *à part.* On ne m'avait pas trompé, c'est bien elle.

(Il avance doucement.)

AMÉLIE, *se croyant seule.* J'ai eu tort de l'aimer...

ALPHONSE, *à part.* Aimer qui?...

AMÉLIE, *de même.* Non, Alphonse, je ne dois plus vous voir.

ALPHONSE, *s'approchant.* Et pourquoi donc, mademoiselle Amélie?

AMÉLIE, *surprise.* Ciel, c'est vous, monsieur, quelle imprudence!

ALPHONSE. Voilà quinze jours que je vous cherche...

AMÉLIE, *inquiète.* Parlez bas, il y a du monde dans toutes ces chambres.

ALPHONSE, *regardant avec surprise.* C'est ici votre demeure!...

AMÉLIE, *honteuse.* Oui, monsieur, votre illusion est dissipée, vous n'aimez plus la pauvre Amélie.

ALPHONSE. Pourquoi?... n'êtes-vous pas toujours cette aimable artiste qui m'a inspiré la passion la plus vive et la plus vraie?

AMÉLIE. Voilà ce langage que je n'aurais pas dû écouter; mais il en est encore tems, monsieur Alphonse, je ne suis pas digne de vous; votre position vous défend de lier votre sort à celui d'une pauvre fille sans bien, sans naissance.

ALPHONSE. Que dites vous?..

AMÉLIE. Je n'ai point de reproches à me faire, je ne vous ai point trompé, vous ne m'avez jamais interrogée sur mes parens; mais au nom du ciel retirez-vous, ne cherchez point à éclaircir ce mystère.

ALPHONSE. Vos parens ne sont pas heureux, je le vois : mais ils vous ont donné une éducation au-dessus de votre fortune.

Digitized by Google

AIR *de Turenne.*

Jamais l'amour et la jeunesse
Ont-ils compté, pour le bonheur,
Sur le rang et sur la richesse?
L'enfant des arts ne cherche que l'honneur. (*bis*)
M'arrêterais-je à de vaines chimères!
Ainsi que moi, vous avez vos pinceaux;
Le talent nous rend tous égaux,
Et tous les artistes sont frères.

AMÉLIE. Vous ne voudriez pas me donner un faux espoir.

ALPHONSE. Je serai votre époux, Amélie. Si vos parens ne sont pas riches, ils sont sans doute honorables, et leur ton et leurs manières n'auront pas à me faire rougir. (*Il s'approche d'elle et lui baise la main.*) Amélie!...

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, MARIE-JEANNE, *sortant de sa chambre*, ALPHONSE.

MARIE-JEANNE. Qu'est-ce que je vois là!...

AMÉLIE, *se dégageant des bras d'Alphonse.* Ciel!...

MARIE-JEANNE, *les poings sur les hanches.* En v'là une sévère, par exemple.

AMÉLIE. Je vous assure....

MARIE-JEANNE. Ah! v'là comme tu te comportes!...

ALPHONSE, *à part.* C'est quelque voisine. (*Haut.*) Qu'avez-vous donc, ma chère?

MARIE-JEANNE. Votre chère!.. Qu'est-ce que je vous ai donc coûté?.. et qui est-ce qui vous a permis de venir ici séduire une jeunesse?

ALPHONSE. Ah ça! y a-t-il moyen de vous faire taire?

MARIE-JEANNE. Me faire taire! non, mon chou! l'on ne ferme pas le bec comme ça à Marie-Jeanne. Me faire taire! il n'y a que mon homme qui a ce droit-là, et encore quand je le veux bien.

ALPHONSE. Mais, ma brave femme....

MARIE-JEANNE. Oui, je suis une brave femme, voilà pourquoi je n'aime pas les freluquets et les petits moustafas, qui ont de la barbe comme les chats et qui sont traîtres comme eux... Et toi, Mélie, tu te permets de recevoir un homme. Je ne sais qui me tient que je ne te frotte les joues pour te faire rougir de ta conduite.

ALPHONSE. La frapper! qu'est-ce que c'est donc que cette poissarde-là.

(Il s'avance.)

AMÉLIE, *l'arrêtant.* C'est ma mère!

ALPHONSE *à part.* Sa mère! ah!..

MARIE-JEANNE. Oui, je suis sa mère... Marie-Jeanne, femme Dubut, après? vous v'là tout estomaqué.

ALPHONSE. Madame, si j'avais su...

MARIE-JEANNE. Ecoutez, mon cher, sans façons sortez d'ici... d'abord pour que je ne vous arrache pas les yeux, et puis pour que mon mari ne vous y trouve pas. C'est que le cher homme n'est pas tendre, s'il avait le plus petit soupçon, il tuerait sa fille, voyez-vous, et il faut éviter ces choses-là quand on peut, parce que ça va plus loin qu'à la correctionnelle.

AMÉLIE, *à part.* Grand Dieu! que doit penser Alphonse!

ENSEMBLE.

ALPHONSE, *à part.*

AIR *de Vallace.*

Quel ton et quel langage!
Ah! je perds tout espoir,
Aurais-je le courage
De ne plus la revoir.

AMÉLIE, *à part.*

Quel ton et quel langage,
Je ne dois plus la voir!
Aurai-je le courage
De faire mon devoir?

MARIE-JEANNE, *à part.*

Mon ton et mon langage
Paraissent l'émouvoir,
Mais pour qu'la fille soit sage
Faut qu'la mèra fass' son d'voir.

ALPHONSE.

Tout s'arrangera, je l'espère.

MARIE-JEANNE.

A voir' demande j'ai répondu.

ALPHONSE, *à Amélie.*

Je reviendrai voir votre père.

AMÉLIE, *à part.*

Malheureuse! tout est perdu!

ENSEMBLE.

ALPHONSE *et* AMÉLIE.

Quel ton et quel langage, etc.

MARIE-JEANNE.

V'là mon ton, mon langage,
Ja n'vous ôt' pas l'espoir,
J'nan dis pas davantage,
Fait's chacun vot' devoir.

SCENE IX.

AMÉLIE, MARIE-JEANNE.

AMÉLIE. Ah! je ne le reverrai plus.

MARIE-JEANNE. A nous deux, maintenant. Je te promets de ne rien dire à ton père, pour t'éviter une danse; mais n'y reviens pas, vois-tu! parce que, foi de Marie-Jeanne Triquet, femme Dubut, je ferais prendre au jeune homme le chemin par où ont passé M. Ricard et M. Lecoq! (*On entend dehors la voix de Dubut.*) J'entends ton père, mets-toi vite à ton ouvrage... Ah! mon Dieu! c't homme-là, y me regarde à présent comme....

Digitized by Google

SCENE X.

AMÉLIE, DUBUT, MARIE-JEANNE.

DUBUT, *criant dehors.* Vieux habits, vieux galons!... chand d'habits! (*Il entre.*) Voilà mon épouse chérie et ma fille adorée.

(Il pose son paquet sur une chaise.)

MARIE-JEANNE. Pas tant de douceurs, apportes-tu de l'argent?

DUBUT. Je n'ai point passé par la rue de la monnaie.

MARIE-JEANNE. Ah! tu n'y passes jamais.

DUBUT. La faute à qu'est-ce, si la partie des vieux habits est usée?

AIR : *Ce boudoir est mon Parnasse.*

Jadis, à la friperie,
On s'habillait en seigneur,
Le galon, la brodarie,
Aux bomm's donnait d'la valeur;
Mais dans le siècle où nous sommes,
Si nos bénéfic's sont p'tits,
C'est qu'on achète les hommes
Meilleur marché que les habits.

MARIE-JEANNE. Il faut pourtant bien que je te dise ce qui en est: n'y a plus rien à la maison, les meubles déménagent avant le terme, et si le propriétaire nous renvoie, il ne nous faudra pas de voiture à déménagement pour nous en aller.

DUBUT. Heureusement que nous sommes faits à trotter pédestrement; mais j'ai trouvé un ami qui correspond à ma situation, et qui va rétablir l'équilibre dans ma balance.

MARIE-JEANNE. Toi, t'as un ami! quequ' connaissance de cabaret, qui ne vaut pas mieux que toi.

DUBUT. Taisez-vous, femme indélébile, ne dites pas de mal de mon ami Renard.

AMÉLIE, *à part.* C'est lui!... Ah! je m'attends à tout.

DUBUT. Renard met ses fonds à ma disposition, il consent à épouser ma fille pour ses seules grâces et les talens que je lui ai fait décerner.

MARIE-JEANNE. Mais, sais-tu que c't' enfant...

DUBUT. J'ai donné ma parole, et pas plus tard qu'aujourd'hui, nous allons chez le notaire signer son argent que je lui emprunte, et ma fille que je lui donne.

AMÉLIE. Mon père....

DUBUT. Eh bien! quoi, mon père?

MARIE-JEANNE Eh bien! c't' enfant n'ose pas te dire qu'elle n'aime pas ton M. Renard.

DUBUT. Des idées de jeune fille moderne.

MARIE-JEANNE. Voudrais-tu la forcer?

DUBUT. Jamais!... A moins qu'elle ne cède pas de bonne volonté.

MARIE-JEANNE. Mais!...

DUBUT. De quoi? mais.

MARIE-JEANNE, *avec bonhomie.* Voyons Adrien, ne sois pas méchant comme-ça, si c't' enfant n'était pas heureuse, t'aurais ça à te reprocher.

DUBUT. Et si je ne suis pas heureux? je pourrai le lui reprocher aussi. Voilà un homme calé qui nous retire de la panne. mam'zelle Dubut sera madame Renard, gros comme le bras, pas de giries, de pleurnicheries, ni de jérémies. Je suis un homme tyran, je suis un citoyen despote, je suis ce qu'on voudra, je l'ai dit, je l'ai promis, et si l'on me fait monter la moutarde au nez, gare les calottes, j'en ai au service de tout le monde.

MARIE-JEANNE, *se fâchant.* Des calottes ne sont pas des raisons.

DUBUT. Madame Dubut, je n'aime pas les insurrections.

AMÉLIE. Mon père, voulez-vous me voir mourir?

DUBUT. Elles disent toutes le même vers.

MARIE-JEANNE. Mais la fille de la voisine d'en face ne s'est-elle pas *asphissiée*, il y a un mois!

DUBUT. Ma fille ne fera pas une pareille invraisemblance.

MARIE-JEANNE. Mon homme!

AMÉLIE. Mon père!

DUBUT. Voilà une scène de sentiment infiniment assez prolongée. Je vas trouver Renard, et ce soir il apporte un pâté et du vin, pour faire un repas, comme qui dirait d'accords. Préparez-vous, et respect au chef de la maison, qui est chez lui l'image du gouvernement sur la terre.

(Il porte dans sa chambre les effets qu'il avait déposés sur une chaise.)

MARIE-JEANNE. Fait-il du fracas, monsieur l'embarras!... dis-donc, ma fille, tu vois M. Dubut, te douterais-tu que quand je l'ai épousé, c'était un chérubin, un casse-cœur; me l'a-t-on abîmé!

AIR *du premier prix.*

Ah! si t'avais connu ton père,
Dans le tems qui m'faisait la cour;
Comme moi t'aurais cru, ma chère,
Qu'mon bonheur ne s'rait pas si court:
Un homme a le plus doux langage,
Un beau physiqu' qui vous convient;
Au bout d'queq' tems de mariage,
Voilà pourtant c'que ça devient,

DUBUT, *s'approchant.* Dis-donc, ma femme, j'ai oublié de te dérober un baiser.

MARIE-JEANNE. Laisse-moi tranquille.

DUBUT. Tu ne veux pas que je te t'embrasse?

MARIE-JEANNE. Non.

DUBUT. Eh bien, prête-moi deux sous.. pour acheter de la gomme.

MARIE-JEANNE. Va donc, monsieur dégommé.

DUBUT. Je vais trouver Renard.

(Il sort.)

SCENE XI.

AMÉLIE, MARIE-JEANNE.

AMÉLIE. Je ne pourrai jamais me décider à épouser M. Renard.

MARIE-JEANNE. Pourquoi ça? M. Renard n'est ni beau, ni aimable, ni jeune, mais il est riche; et l'argent aujourd'hui, c'est la religion de tout le monde; allons je vas encore essayer une ressource, c'est de parler à sa mère; elle lui fera entendre raison, si c'est possible. Dieu de Dieu que les tems sont durs!... et que les hommes sont embêtans!

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SCENE XII.

AMÉLIE. *Elle va à la table, et ecrit.*

AMÉLIE. Mon parti est pris, il est irrévocable... Ah! je rougirais trop devant Alphonse; je n'ai que ce moyen de ne plus le revoir.

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, BERTRAND, *parlant à la cantonnade.*

BERTRAND. C'est bon, c'est bon, je ne veux pas vous déranger; je m'en vas. Comme si je ne savais pas de quoi qu'il retourne. Tiens, qu'est-ce que tu écris donc là? (*Il regarde.*) Oh! n'aie pas peur!

AMÉLIE, *cachant ce qu'elle a écrit.* Ah! c'est toi, mon frère?

BERTRAND. Je ne suis pas curieux, avec ça que je sais tout.

AMÉLIE. Bertrand!....

BERTRAND. De quoi?....

AMÉLIE. Il faut que j'aille à mon magasin.

BERTRAND. Pour leur faire tes adieux.

AMÉLIE. *montrant un panier où il y a de le porcelaine.* Pour porter cet ouvrage qui est terminé.

BERTRAND. Ah! oui, tu ne travailleras plus, maintenant.

AMÉLIE, *inquiète.* Comment?

BERTRAND. Eh bien, puisque tu vas te marier!....

AMÉLIE. Ah!

BERTRAND. Avec un homme riche! ah ça va remettre du beurre dans nos zharicots. Hoé! hoé! enfin y va donc y avoir une noce, va-t-on danser et manger! c'est l'bon de la noce! je vas donner un fier coup de dent, j'ai besoin de me refaire. Ah! ma petite sœur que je t'aime!

AMÉLIE. *se levant avec tristesse.* Adieu mon frère, adieu, mon pauvre Bertrand.

BERTRAND. Tiens, comme tu me dis ça....

AMÉLIE. Veux-tu m'embrasser?

BERTRAND. Je veux bien.

(Il essuie sa bouche sur sa manche et l'embrasse.)

AMÉLIE. Mon ami, quand je ne serai plus ici, tu auras bien soin de ma mère, n'est-ce pas!..

BERTRAND. Ah! sois tranquille!... je me modèlerai sur ta conduite; car tu es une boune fille et tu vas devenir une bonne femme, après ça une bonne mère! et tu auras des bons petits enfans... Ah! quelle existence tu vas avoir!

AMÉLIE. Adieu, mon frère.

(Elle lui serre la main et sort vivement.)

SCENE XIV.

BERTRAND, *seul attendri.*

Ah! que c'est bête!... elle me serre la main comme si elle allait faire un grand voyage. Ah! je vois ce que c'est... elle est un peu vexée, parce que le prétendu est un peu mûr. Moi, ça me ferait peu, si mon bourgeois voulait, j'épouserais sa sœur qui peut avoir de 20 à 36 ans.

AIR *du Calif de Bagdad.*

Ell' me donn'rait un peu d'jeunesse,
Ell' me donn'rait un peu d'gaité,
Ell' me donn'rait un peu d'sagesse,
Un peu d'esprit, un peu d'beauté,
Ell' me donn'rait un peu d'tendresse,
Un peu d'bonheur, un peu d'richesse,
Ell' me donn'rait un peu de tout,
Tous ces peu-là me f'raient beaucoup.

Digitized by Google

SCENE XV.

BERTRAND, Mme DUBUT, MARIE-JEANNE.

Mme DUBUT. C'est bon, c'est bon, je suis aveugle; mais je ne suis pas sourde, et je ne suis pas muette non plus. Je parlerai à mon fils, et je verrai qu'il me répondra.

MARIE-JEANNE. Vous ne voulez pas me croire.

Mme DUBUT. Je vais parler d'abord à Mélie, où est-elle.

BERTRAND. Grand maman, elle vient de sortir.

MARIE-JEANNE. Il est bien tard.

BERTRAND. Tiens, est-elle étourdie ? elle dit qu'elle va porter son ouvrage à son magasin, et elle le laisse sur la table.

MARIE-JEANNE. Où sera-t-elle donc allée ?....

SCENE XVI.

BERTRAND, MARIE-JEANNE, DUBUT, Mme DUBUT.

DUBUT. Vive la joie et la gaîté, après la pluie vient le beau tems; après la peine le plaisir. Dans un moment, Renard sera ici! Allons, maman, nous allons danser, repassez-moi les rigodons de votre jeune âge.

Mme DUBUT. Quel heureux caractère!.. il est toujours gai, jovial...

DUBUT. Et farceur. Ma fille ne tient pas de moi; où est-elle, mon Amélie?

BERTRAND. Papa, elle vient de sortir.

DUBUT. Comment, quand je lui ai ordonné de m'attendre!

MARIE-JEANNE. Oui, et même ça m'inquiète, elle a dit qu'elle allait à son magasin, et elle a laissé là son ouvrage.

BERTRAND. Quand je suis entré, elle griffonnait.

MARIE-JEANNE. Elle écrivait?

DUBUT. A qui !...

BERTRAND. Tiens, elle a laissé la lettre aussi.

TOUS. Voyons.

BERTRAND. *lisant.* A mon père! à ma mère.

DUBUT. A nous, j'ai peur !

MARIE-JEANNE. Je suis toute tremblante Ah si je savais lire! (*A son mari.*) Tiens' not'homme, lis donc ça.

DUBUT. Je n'ose pas.

BERTRAND. Donnez...

(Musique en sourdine.)

BERTRAND, *lisant.* « Je n'aurais pas la » force de vivre malheureuse ; quand » vous lirez cette lettre, je n'existerai plus..

TOUS. Ciel !....

(La lettre lui tombe des mains.)

ENSEMBLE.

MARIE-JEANNE.

AIR *de Marie.*

Ma fille! ma chère fille!
Hélas! quel triste sort!
Pauvre mère de famille,
Pour moi c'est l'coup d'la mort!

BERTRAND.

Ma sœur! pauvre jeune fille!
Hélas! quel triste sort
Vient frapper not' famil'e!
Faut-il pleurer sa mort.

DUBUT *et* Mme DUBUT.

Ma fille! ma chère fille!
Hélas! quel triste sort
Vient frapper notre fille.

DUBUT, *anéanti.*

Je suis caus' de sa mort.

Mme DUBUT.

Pour moi c'est l'coup d'la mort.

(*On frappe au dehors.*)

BERTRAND, *s'écriant.* C'est p'tètre elle!..

(Il court ouvrir.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE *en grande livrée.*

LE DOMESTIQUE, *vivement.* Est-ce ici chez M. et Mme Dubut?

TOUS. Oui.

LE DOMESTIQUE, *se retournant.* C'est ici, madame la duchesse.

TOUS. Une duchesse!..

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE VERNANGE.

LA DUCHESSE, *vivement.* Rassurez-vous!.....

TOUS. Madame !...

LA DUCHESSE. Votre fille est sauvée !

TOUS. Sauvée !...

MARIE-JEANNE, *hors d'elle-même.* Sauvée, ah! madame! je suis sa mère !.... Sauvée!... de quoi ?.... où était-elle allée? est-ce vous qui l'avez sauvée, madame ?

LA DUCHESSE. J'ai été assez heureuse pour y contribuer.

MARIE-JEANNE. Mais où est-elle !...

LA DUCHESSE. Soyez sans inquiétude, elle est chez moi.

MARIE-JEANNE. Chez vous !....

LA DUCHESSE. Oui, je l'y ai fait transporter, j'ai voulu venir moi-même pour vous tirer d'inquiétude.

MARIE-JEANNE. Ma pauvre Mélie !..... Mais dites-moi donc tout, madame !..

LA DUCHESSE. Calmez-vous, écoutez... J'étais en calèche, et j'allais chez mon notaire pour un contrat de mariage, car je me marie ; j'emmenais avec moi un jeune homme, un peintre qui fait mon portrait, nous passions sur le quai, lorsque des cris....

MARIE-JEANNE, *avec un cri.* Ah ! elle s'était noyée...

LA DUCHESSE. Une femme, dit-on, une femme dans l'eau. Je fais arrêter, je crie! de l'or, de l'or à qui la sauvera.... mais déjà mon jeune peintre s'était élancé ; il plonge, il reparaît, il arrive au bord avec son précieux fardeau. J'enveloppe cette jeune fille de mon manteau, mes chevaux volent à l'hôtel ; elle avait repris connaissance, elle avait dit son nom, son adresse. Je n'ai pasperdu une minute me voilà et votre fille est vivante.

MARIE-JEANNE. Ah! vous êtes un ange!.. (*Elle lui saute au cou, puis se retire honteuse.*) Excusez, madame la duchesse. (*Avec explosion.*) C'est que je suis mère, voyez-vous.

(La duchesse lui tend la main que Marie-Jeanne baise avec transport.)

LA DUCHESSE.

AIR *des trois étages.*

Venez revoir votre fille!
Quel doux moment pour mon cœur,
Lorsque dans votre famille
Je ramène le bonheur !

DUBUT, MARIE-JEANNE *et* Mme DUBUT.

Ah! je vais revoir ma fille,
Quel doux moment pour mon cœur!
Madam', dans notre famille
Vous ramenez le bonheur !

BERTRAND.

A ma mèr' elle rend sa fille,
Quel doux moment pour son cœur!
Au sein de notre famille
Ell' ramène le bonheur !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Un salon élégant ; porte au fond, deux portes à droite et à gauche. Sur le devant deux fauteuils très-riches. A droite du spectateur, un guéridon sur lequel il y a une écritoire, du papier et quelques journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX BOUQUETIÈRES, LAURENT ET TROIS AUTRES DOMESTIQUES *apportant des vases et une corbeille de fleurs ; ensuite* LE COMTE DE SAINT-PHAR.

LES DOMESTIQUES *et* LES BOUQUETIÈRES.

AIR *de Pastourelle.*

Des fleurs les plus brillantes
Embellissons ces lieux,
Que des couleurs riantes
Partout charment les yeux.

LE COMTE, *entrant.*

Votre belle maîtresse
Est à moi sans retour,
Que son bonheur sans cesse
Égale mon amour.

LES DOMESTIQUES.

Notr belle maîtresse, etc.

LE COMTE. Placez cette jardinière, ces corbeilles et ces vases sur les consoles. Que ce salon ait l'air d'un jardin, d'un palais de fées.

LAURENT. Est-ce bien ainsi, monsieur le comte ?

LE COMTE. A merveille ! quelles sont ces deux femmes ?

LAURENT. Les bouquetières qui ont fourni toutes ces fleurs : elles demandent le jour de la signature du contrat et celui du mariage, pour apporter à monsieur le comte et à madame la duchesse les bouquets d'usage.

LE COMTE. Le contrat aujourd'hui j'espère, et le mariage sous peu de jours. Allez, mes amis. (*Il leur donne de l'argent.*) Voilà de quoi boire à ma santé... Ce n'est qu'un à-compte.

LAURENT. De l'or ! quelle générosité ! Mme la duchesse sera bien heureuse avec un mari comme ça.

UN AUTRE DOMESTIQUE. Voilà Mme la duchesse.

CHŒUR, *en sortant.*

Notre belle maîtresse
Est à lui sans retour,
Que son bonheur sans cesse
Égale son amour.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE. Que vois-je? mais c'est le temple de Flore.

LE COMTE. Vous en êtes la divinité...

LA DUCHESSE. Tous les jours plus galant!... jusqu'à ce que le mariage...

LE COMTE. Ah! madame! quel soupçon injuste!

LA DUCHESSE.

AIR *de Panseron.*

Le bien pour lequel un soupire
Paraît toujours le plus charmant,
C'est ce qui cause le délire
Qui nous séduit dans un amant.
Tant que l'espoir flatte votre ame,
Tout est transport! tout est plaisir!
Mais le bonheur éteint la flamme
Qu'avait fait naître le désir.

LE COMTE. Il est des biens dont la possession double le prix.

LA DUCHESSE. Vous ne m'en voulez pas de vous avoir fait attendre? J'étais occupée: des soins touchans réclamaient ma présence... Une jeune personne que j'ai sauvée.

LE COMTE. On m'a tout conté. C'est un événement, un roman.

LA DUCHESSE. Oh! oui, vous autres hommes, vous ne concevez pas cela. Une passion contrariée, un amour malheureux ne vous portent pas à ces extrémités! mais une pauvre jeune fille se jette à l'eau!

LE COMTE. Vous doutez de mon amour, madame? mettez-le à l'épreuve, heureusement je n'ai pas de craintes...

LA DUCHESSE. Vous me connaissez trop bien! mais ne fais-je pas une folie? ce second mariage....

LE COMTE. C'est l'action la plus raisonnable!...

AIR *de Julie.*

Dans votre premier mariage,
Voulant atteindre le bonheur,
C'était un ami froid et sage
Qui vous guidait avec lenteur;
Mais, hélas! soudain il vous quitte,
Vous alliez rester en chemin,
Et l'amour vous prend par la main
Pour vous faire arriver plus vite.

LA DUCHESSE. Je ne veux plus retarder ce que vous désirez avec tant d'ardeur. Je ne vous demande que le tems de m'occuper de cette pauvre famille dont je veux changer le sort.

LE COMTE. Vous avez attiré ces gens-là chez vous?

LA DUCHESSE. Pour jouir de leur reconnaissance. Si vous aviez vu les transports de cette bonne créature, ses inquiétudes, ses larmes, sa joie! aucune femme, de quelque classe que ce soit, ne peut être mère à un plus haut degré.

LE COMTE. Je suis loin de nier les vertus du peuple: mais il faut qu'il les exerce dans sa sphère.

LA DUCHESSE. Et nous, ne pouvons-nous sortir de la nôtre, pour répandre sur eux quelques bienfaits?

LE COMTE. Tout ce que vous faites est charmant!

SCENE III.

LES MÊMES, ALPHONSE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Alphonse.

ALPHONSE, *saluant.* Madame...(*A part.*) Le comte ici, quel contretems!

LA DUCHESSE. Monsieur le comte, il faut que je vous présente le jeune artiste qui s'est dévoué avec tant de courage, le sauveur de ma protégée.

ALPHONSE. Tout autre, à ma place, en eût fait autant.

LA DUCHESSE, *à Alphonse.* Vous apprendrez avec plaisir qu'il n'y a plus de danger pour la jeune personne: mon docteur en répond.

ALPHONSE. Quel bonheur!

LA DUCHESSE. Vous n'êtes pas seul heureux de l'avoir sauvée. Savez-vous bien que la pauvre enfant voulait mourir pour un chagrin d'amour?

ALPHONSE. Oui, madame, je le sais. (*A part.*) Je ne puis m'expliquer devant lui.

LA DUCHESSE. Celui qui l'aime vous a bien de l'obligation.

ALPHONSE. C'est à vous, madame, qu'il devra tout.

LA DUCHESSE. Ah ça! vous veniez pour me demander une séance, n'est-ce pas?

ALPHONSE. Une dernière, madame. (*A part.*) C'est le moyen de lui parler seule. (*Haut.*) Quelques touches légères pour ajouter à l'expression de votre physionomie tout ce que j'y ai découvert de bienveillance et de générosité.

LA DUCHESSE. Ah! monsieur le peintre, vous êtes habitué à flatter.

LE COMTE, *gaîment.* Avec vous c'est impossible! Je réclame votre promesse. Aujourd'hui mon notaire et le vôtre.... ils s'entendront, et le contrat sera facile à rédiger... A vous tout ce que je possède... tout!...

Digitized by Google

LA DUCHESSE. De l'intérêt... Fi donc !

LE COMTE. Vous avez raison : laissons nos hommes d'affaires s'occuper de ces détails.

LA DUCHESSE. Allons, monsieur Alphonse, notre séance, celui à qui je destine mon portrait s'impatiente, n'est-ce pas ?

(Elle regarde le comte qui lui baise la main. Elle sort avec Alphonse.)

SCENE IV.

LE COMTE, *seul.*

En vérité, c'est un rêve, et je crains de me réveiller ! Quel heureux incident a changé mon sort ! ce qui pouvait me perdre m'a élevé à la position la plus brillante. Ce n'est pas un petit mérite que d'avoir beaucoup d'aplomb.

AIR *d'Aristippe.*

Pour peu que l'on ait de l'audace,
Chacun peut le voir maintenant,
De la fortune la plus basse
On s'élève rapidement. (*bis.*)
Ceux qui nous coudoyaient naguère,
Ne sauraient nous suivre des yeux :
Ils nous cherchent encore à terre.
Que déjà nous marchons sur eux.

Ecrivons à mon notaire.

(Il s'assied devant le guéridon.)

SCENE V.

MARIE-JEANNE, LE COMTE, *écrivant.*

MARIE-JEANNE, *entrant du fond et regardant tout avec surprise.* Faut être juste, c'est plus beau ici que chez nous, et les meubles sont plus soignés. Faut que j'en tâte. (*Elle s'assied dans une bergère.*) C'est à ressort, c'est comme des bretelles élastiques. Je crains de gêner c'te dame, moi; je la cherche pour la remercier, et lui dire que je vais remmener mon enfant. Elle n'est peut-être pas encore de force à faire le chemin à pied, mais les omnibus ne sont pas mis au monde pour les chieus ! Tiens, v'là un monsieur qui écrit, c'est peut-être celui qu'elle doit épouser. Voyons donc voir s'il est joli garçon. (*Elle s'avance, le regarde et dit avec surprise.*) Ah ! mon Dieu !

LE COMTE, *croyant entendre un domestique.* Justement, voici quelqu'un. (*Il donne la lettre sans regarder.*) Portez sur-le-champ cette lettre à son adresse.

MARIE-JEANNE. Moi ?

LE COMTE, *se retournant.* Ah! ah! quelle est cette femme? que faites-vous-là ?

MARIE-JEANNE, *faisant la révérence.* Excusez, monsieur, j'attends Mme la duchesse.

LE COMTE. Eh bien ! Allez l'attendre dans l'anti-chambre.

MARIE-JEANNE, *se redressant.* Dans l'antichambre! Je ne suis pas une domestique, (*Elle regarde encore le comte et dit à part.*) Y a des ressemblances qui vous cassent les bras.

LE COMTE. Je vous cède la place. (*A part.*) Ces gens du peuple ont toujours peur qu'on ne les prenne pour des domestiques.

(Il sort.)

SCENE VI.

MARIE-JEANNE.

C'est drôle ! c'est sa voix, c'est sa taille, c'est sa figure. On a ben raison de dire que rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un.... mais si c'est lui... Ça ne peut pas être le futur de Mme la duchesse, puisqu'on dit qu'elle épouse un comte.

SCENE VII.

DUBUT *et* BERTRAND, *endimanchés ridiculement*, MARIE-JEANNE.

DUBUT, *passant sa tête à la porte.* On peut-il entrer ?...

(Il entre, Bertrand fait ensuite le même jeu de scène, ils examinent le salon d'un air étonné.)

MARIE-JEANNE. Te v'là, mon homme, et toi aussi, mon fils ; tu t'es fait beau, t'as bien fait. Moi, j'ai pas évu le tems, puisque m'ame la duchesse m'a amenée comme ça... J'en suis tout' honteuse.

DUBUT. Je viens la saluer.

MARIE-JEANNE. Et embrasser ta fille !.!

DUBUT. Oui.

BERTRAND. Et moi, ma sœur.

DUBUT. Renard est à la porte, il n'a pas osé monter.

MARIE-JEANNE, *vivement.* Qu'il n'entre pas ! si ma fille le voyait, elle serait capable de se jeter par la fenêtre.

BERTRAND. Et là, il n'y aurait pas moyen de la rèpêcher.

MARIE-JEANNE. Vois-tu, Dubut, ce que c'est que de s'avoir dérangé. Je sais que tu nous aimes bien ; mais aussi tu aimes trop la bouteille.

DUBUT. J'aime encore mieux le litre.

MARIE-JEANNE. Ah ! quel biberon que tu fais !

BERTRAND. Pas bête, lui, p'pa.

Digitized by Google

DUBUT. Dis donc, ma femme, si nous racontions not' position à c'te grande dame, et que nous lui empruntissions de quoi payer nos dettes ?

MARIE-JEANNE. Veux-tu te taire, sans cœur! Aller tendre la main... aller demander de l'argent...

DUBUT. A intérêt !...

MARIE-JEANNE. Et comment que tu rembourseras ? Je n'avons que not' probité, faut la garder intaque.

DUBUT. Et crever avec !

MARIE-JEANNE. Est-ce qu'on meurt de faim quand on travaille ? le pain ne manque jamais à c't'ila qui ne manque pas de courage.

DUBUT.

AIR *de Jadis et aujourd'hui.*

Mais laiss'-moi donc tranquill', ma femme,
Etre ingrat, c'est ce que je haïs;
Si j'empru'nt' queq' chose à c'te dame,
C'est pour reconnaît' ses bienfaits.
En loi d'mandant un bon office,
Je fais ce qui plaît à son cœur,
Elle est heureus' de rend' service,
Laisse-moi faire son bonheur.

MARIE-JEANNE. Tais-toi, v'là madame la duchesse.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Ah! ma bonne femme. Je vous cherchais... c'est votre mari ?

MARIE-JEANNE. Voilà mon mari et mon fils Bertrand.

BERTRAND. Oui, madame, je suis apprenti vitrier.. J'ai déjà posé deux carreaux et je n'en ai cassé que trois.

DUBUT. Je venais présenter à madame la duchesse mes hommages et mes remerciemens respectables.

LA DUCHESSE, *souriant.* Fort bien ! vous ne m'aviez pas dit que votre fille fût artiste.

DUBUT. C'est moi, madame la duchesse, que j'ai voulu lancer ma fille dans les beaux-arts. Mon épouse que vous voyez, est, sauf votre respect, une simple femme des quatre saisons.

MARIE-JEANNE. C'est vrai que je trotte hiver comme été.

DUBUT. Mais moi, fils de négocians sous les piliers des z'halles, je suis resté dans le négoce; vous voyez un fripier patenté... honoré d'une médaille... N° 378.

LA DUCHESSE. Je desire me charger du sort de votre enfant, voulez-vous me le confier?...

MARIE-JEANNE, *embarrassée.* Certainement, madame la duchesse que ... elle sera mieux chez vous que chez nous : mais je verrai toujours ma fille, n'est-ce pas !

LA DUCHESSE. Certainement !..

DUBUT. Puisque madame la duchesse s'intéresse à nous.... C'est qu'il y a un nommé Renard, un aimable homme, que..

LA DUCHESSE. Oui, oui, qu'elle ne veut pas épouser : elle m'a conté cela, laissez-moi arranger cette affaire.

DUBUT. Avec le plus grand plaisir !..... il ne s'agit que d'un millier d'écus.

MARIE-JEANNE. Veux-tu te taire.

LA DUCHESSE. On vous a préparé à déjeuner, passez dans la salle à manger, vous y trouverez votre fille, avec un jeune artiste de mes amis, celui qui l'a sauvée.

DUBUT. Ah! je vais embrasser le sauveur de ma fille !.... et déjeuner avec lui, avec bien de la sensibilité ! (*A part.*) J'ai une faim du diable !

SCENE IX.

LES MÊMES, LAURENT *entrant avec un autre domestique.*

LAURENT. Madame la duchesse, votre notaire est arrivé.

LA DUCHESSE. Dites-lui d'entrer. (*Laurent sort.*) Je m'occuperai de vous, je l'ai promis; mais il faut aussi que je m'occupe de mon mariage.

DUBUT. C'est juste.

BERTRAND. C'est très-juste.

MARIE-JEANNE, *qui a passé à la gauche de la duchesse.* Vous allez-vous marier, madame la duchesse ?

LA DUCHESSE. Oui, ma bonne femme.

MARIE-JEANNE. N'est-ce pas avec un monsieur que j'ai vu là tout à l'heure ?...

LA DUCHESSE. Probablement : le comte de Saint-Phar.

MARIE-JEANNE. Ah! c'est un comte!

DUBUT. Mais tais-toi donc, à ton tour. (*A la duchesse.*) Excusez-la, madame, c'est qu'elle est jacasse ! Tu vois bien que t'empêche madame la duchesse de se marier.

MARIE-JEANNE, *à part.* Si c'était lui pourtant !

LA DUCHESSE, *au domestique qui est resté au fond.* Conduisez ces braves gens à la salle à manger. (*Aux Dubut.*) Je vous ferai avertir quand j'aurai besoin de vous.

DUBUT. Ne vous gênez pas, madame, on attend fort bien à table.

MARIE-JEANNE Viens donc, bavard. (*Elle fait des révérences. A part.*) Il faut que j'en aie le cœur net.

(Elle sort à droite.)

Digitized by Google

DUBUT, *en sortant, au domestique, en tatant son habit.* Est-ce vous qui vendez vos vieux habits? je vous en donnerai un bon prix.

BERTRAND. Ah! p'pa! ah! p'pa!

(Il l'entraîne. Ils sortent à droite avec le domestique.)

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, M. DOLCI, *il a un portefeuille sous le bras, il le donne à Laurent qui le porte sur le guéridon.*

LA DUCHESSE. Ah! vous voilà, mon vieil ami; je vous ai dérangé; mais je veux conclure promptement. Avez-vous préparé le contrat? vous savez combien j'ai de confiance en vous.

DOLCI. Je vous ai connue si jeune. Monsieur le duc de Vernange avait tant d'amitié pour moi.

LA DUCHESSE. Vous ne me désapprouverez pas, quand vous connaîtrez personnellement le comte de Saint-Phar.

DOLCI, *avec surprise.* Le comte de Saint-Phar!...

LAURENT, *annonçant.* Monsieur le comte.

LA DUCHESSE. Le voici lui-même.

SCENE XI.

LA DUCHESSE, LE COMTE, DOLCI.

DOLCI, *saluant.* Monsieur est le comte de Saint-Phar?

LE COMTE. *saluant.* Oui, monsieur.

DOLCI. J'étais lié autrefois avec une famille de ce nom, à Toulouse.

LE COMTE, *vivement.* C'est la mienne, monsieur.

DOLCI. Le comte et la comtesse sont morts dans l'émigration.

LE COMTE. Il est vrai...

DOLCI. Le fils aîné a été tué...

LE COMTE. En Espagne.

DOLCI. Précisément.... le chevalier fort jeune encore...

LE COMTE. Était en Amérique.

DOLCI. La mort de son frère aîné le mettait en possession d'une belle fortune et du titre de comte... Ce second fils...

LE COMTE. C'est moi, monsieur.

DOLCI, *surpris.* Ah! j'avais entendu parler d'un duel qui fit beaucoup de bruit... un duel sans témoins, où il aurait succombé.

LE COMTE, *vivement.* Où il eut le malheur de tuer son adversaire; mais il avait été insulté grièvement, il devait venger son honneur.

LA DUCHESSE, *émue.* Vous avez tué un homme!

LE COMTE. En défendant ma vie. Contraint de fuir pour éviter une famille puissante, j'avais sur moi mon portefeuille et de l'or, je m'embarquai sur-le-champ. J'arrivai à Toulouse, où je rentrai dans tous mes droits.

LA DUCHESSE. Monsieur le comte a d'autres qualités que la fortune.

LE COMTE. Beaucoup d'amour

DULCI. Il y avait entre vos deux familles une contestation fort ancienne.

LE COMTE. Notre union la terminera.

DOLCI, à *part.* C'est singulier!

LA DUCHESSE, *passant entre eux deux.* Nous attendons le notaire de monsieur le comte: dès qu'il sera arrivé, vous arrangerez le contrat ensemble.... En attendant suivez-moi, mon cher Dolci, j'ai besoin de vous pour une autre affaire. Il s'agit d'une pauvre famille...

DOLCI. Encore une bonne action!

LA DUCHESSE. Vous dînerez avec ma protégée, avec ses parens: cela vous amusera... Et vous aussi, monsieur le comte, il faut que vous me fassiez le sacrifice de votre fierté, et que vous dîniez avec M. et Mme Dubut.

LE COMTE, *riant.* Puisque vous l'ordonnez.

LA DUCHESSE, *à Dolci.* Je vais vous conter cela, nous allons faire des heureux.

DOLCI. C'est ce que les notaires ne font pas toujours.

LA DUCHESSE, *au comte.* Sans adieu!...

SCENE XII.

LE COMTE DE SAINT-PHAR, *seul.*

Ce diable d'homme, qui a été en relation avec ma famille! j'étais sans m'en douter en pays de connaissance!

SCENE XIII.

LE COMTE, MARIE-JEANNE, DUBUT, BERTRAND, *se tenant à la porte de droite.*

MARIE-JEANNE, *bas à Dubut.* Tiens, regarde cette figure-là?

DUBUT, *sa serviette à la boutonnière.* Je veux retourner à table.

(Il rentre.)

LE COMTE, *sans les voir.* Il n'y a pas un moment à perdre. Et mon notaire qui n'arrive pas!.... je vais le chercher moi-même, il faut que tout se termine aujourd'hui.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

DUBUT, MARIE-JEANNE, BERTRAND *rentrant.*

DUBUT. Mais, mon épouse, pourquoi quitter la table avant le dessert!

BERTRAND. Vous nous empêchez de manger...

MARIE-JEANNE. N'y a pas deux ressemblances pareilles.

DUBUT. Tu le connaissais donc bien particulièrement?

MARIE-JEANNE. Nous étions voisins porte à porte. C'était un joli garçon, il faisait des siennes dans le voisinage.

DUBUT. *avec jalousie.* Et tu étais sa voisine?...

BERTRAND. Ah! p'pa! ah! p'pa!

MARIE-JEANNE. Tant que ça a été de la plaisanterie, on n'a rien dit; mais ça est devenu du sérieux; il ne travaillait guère, il avait beaucoup d'argent, faut vous dire qu'il avait de l'esprit et même de l'inducation. Mais à quoi que ça sert, quand on tourne à mal!..... à vous perdre plus vite. Un jour, il a été accusé d'un faux, et arrêté. J' l'avons été voir au tribunal d'assises avec toutes les voisines; c'était le lusque et l'ambition qui l'avaient mené là. Tiens, Bertrand, tu es mon fils.

BERTRAND. Oui, m'man.

MARIE-JEANNE. Heureusement que t'es un imbécille.

BERTRAND. Oui, m'man.

MARIE-JEANNE. Mais si je croyais que tu tournerais comme ça, avant que tu aies fait une bassesse, je t'étranglerais de mes propres mains.

BERTRAND, *avec sensibilité.* Ah! ma bonne mère!

DUBUT. Bien, mais quel rapport a cette anecdote avec M. le comte?.....

MARIE-JEANNE. Je te dis que c'est lui.

DUBUT. Mais si tu te trompais!

MARIE-JEANNE, *réfléchissant.* Ce serait terrible! mais j'ai un poids sur mon cœur; cette brave duchesse m'a donné plus que la vie, elle l'a conservée à ma fille! Je voudrais, n'importe à quel prix, lui prouver ma reconnaissance.

DUBUT. Dans notre position sociale, nous ne pouvons guère...

MARIE-JEANNE. Pourquoi pas?... si un grand fait du bien à un petit, il peut en recevoir de lui à son tour: *On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*

BERTRAND. Tiens, j'ai lu ça à la mutuelle, dans les fables de M. Lafontaine, quand j'étais moniteur!

MARIE-JEANNE, *allant voir au fond.* J'entends quelqu'un. C'est M. le comte, laissez-moi seule avec lui.

(Elle les pousse vers la porte à droite.)

SCENE XV.

M. DUMONT, LE COMTE, MARIE-JEANNE.

LE COMTE. Oui, mon cher monsieur Dumont, vous savez mes intentions, arrangez cela bien vite avec votre confrère qui vous attend là-dedans, et nous signerons. Allez.

(Dumont entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, MARIE-JEANNE, *au fond.*

LE COMTE. Tout marche bien, les amis que j'ai invités vont venir. La duchesse sera subjuguée. (*Il se retourne et voit Marie-Jeanne qui s'est avancée.*) Encore vous!

MARIE-JEANNE. Encore, c'est un mot de reproche!....

LE COMTE. Vous semblez m'épier.

MARIE-JEANNE. Est-ce que vous me prenez pour une moucharde?

LE COMTE. Que faites-vous ici?

MARIE-JEANNE. Je suis de la maison, à c'theure.

LE COMTE Votre place n'est pas dans le salon.

MARIE-JEANNE, *appuyant.* On y voit queq'fois des gens qui ne devraient pas y être, dans le salon. (*A part.*) Attrape... et d'une!

LE COMTE. Écoutez, ma chère, je veux bien montrer pour vous l'indulgence qu'un homme de ma sorte peut avoir pour une personne de votre classe; mais n'abusez pas de ma patience.

MARIE-JEANNE. Ma classe! ma classe!.. il y a des gens qui veulent en sortir de leur classe et qui ont tort. (*A part.*) Et de deux.

LE COMTE. Qu'est-ce que cela signifie?..

MARIE-JEANNE. Écoutez un bon conseil, mon garçon: filez, pendant qu'il en est encore tems.

LE COMTE. C'est à n'y pas tenir!

MARIE-JEANNE. Je vous ai connu, farceur, dans le tems que nous étions voisins.

LE COMTE, *à part.* Se pourrait-il!

MARIE-JEANNE *à part.* Bon, je le tiens. (*Haut.*) Comment vous ne reconnaissez pas Marie-Jeanne Triquet, de la rue des Trois-Canettes?

LE COMTE, *à part.* Que dit-elle?...

MARIE-JEANNE, *jetant les yeux sur la ta-*

ble et concevant une idée.) Il faut l'enfoncer. (*Haut.*) Mais malheureux, vous allez vous perdre!...

LE COMTE, *hésitant.* Moi !...

MARIE-JEANNE. Vous n'avez donc pas lu le journal ?

LE COMTE, *haussant les épaules.* Le peuple maintenant lit les journaux !

MARIE-JEANNE. Ça lui apprend bien des choses....

LE COMTE. qu'il ne devrait pas savoir.

MARIE-JEANNE, *prenant un journal qu'elle tient à l'envers et feignant de lire.* Faut toujours savoir tout... (*Elle lit.*) « La police » fait les recherches les plus actives pour » arrêter le nommé Gautier... »

LE COMTE, *lui arrachant le journal.* Où donc est cet article ?...

MARIE-JEANNE. Il n'y est pas!.!.

LE COMTE. Comment !...

MARIE-JEANNE. Est-ce que je sais lire ! Ah !.... vous reconnais-je ti, à présent !

LE COMTE. *furieux.* Malheureuse !.... mais nous sommes seuls, s'il t'échappe un mot...

MARIE-JEANNE. Et vous, si vous continuez de vouloir tromper cette digne femme!...

LE COMTE, *se remettant.* Écoutez !.... Je ne vous crois pas méchante.

MARIE-JEANNE. Non ; mais je suis honnête.

LE COMTE, *vivement et à demi-voix.* Vous êtes pauvre?...

MARIE-JEANNE. Ça doit être !...

LE COMTE. Chargée de famille....

MARIE-JEANNE. Je nè m'en plains pas.

LE COMTE. Je fais votre fortune !

MARIE-JEANNE. Comment ça ?

LE COMTE. J'achète votre silence!...

MARIE-JEANNE. Vous croyez?...

LE COMTE. Que rien ne résiste à l'or.

MARIE-JEANNE. Vous m'en offrez?..

LE COMTE. Beaucoup. Je vous assure une existence heureuse, honorable.....

MARIE-JEANNE. Honorable.... (*A part.*) Oh ! la canaille !

LE COMTE. Venez chez moi : je demeure en face ; à l'instant même je vous donnerai des preuves de ma bonne foi.

MARIE-JEANNE, *hésitant.* Mais !....

LE COMNE. Venez, vous dis-je ! hâtons-nous !

MARIE - JEANNE. *à part.* J'aurai une preuve de plus ! (*Haut.*) Je le veux bien.

(Ils vont pour sortir, ils rencontrent Laurent qui sort du cabinet à gauche.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT. Monsieur, madame la duchesse vous attend pour signer.

LE COMTE *à Laurent*, Dites à madame la duchesse que je reviens à l'instant. (*A Marie-Jeanne.*) Venez, venez.

(Il l'entraîne.)

SCÈNE XVIII.

LAURENT, *seul.* Comme il a l'air échaffouré, M. le comte ! où court-il donc avec cette femme ?

SCENE XIX.

LA DUCHESSE, DOLCI, DUMONT, *sortant du cabinet de la duchesse*, ALPHONSE, AMELIE, DUBUT, BERTRAND, *sortant de la salle à manger*, LES DOMESTIQUES *au fond.*

ENSEMBLE.

LA DUCHESSE.

AIR *du Sauveur* (de Tolbecque).

Quand je forme ce mariage
Je crois à la félicité,
Et je dois trouver l'esclavage
Aussi doux que la liberté.

DOLCI, DUMONT *et* LES DOMESTIQUES.

Puissiez-vous, dans ce mariage,
Rencontrer la félicité,
Et trouver ici l'esclavage
Aussi doux que la liberté.

DUBUT *et* BERTRAND.

Quand nous formons ce mariage
Je crois à la félicité,
Vous allez trouver l'esclavage
Bien plus doux que la liberté.

AMÉLIE *et* ALPHONSE.

Quand nous formons ce mariage
Je crois à la félicité,
Et je vais trouver l'esclavage
Bien plus doux que la liberté.

(*Dolci et Dumont sont assis près du guéridon et préparent les papiers. Laurent place un fauteuil à droite du guéridon.*)

LA DUCHESSE. J'ai tout arrangé... nos deux noces se feront ensemble. Je crois que cela me portera bonheur.

DUBUT. Et à nous aussi.

LA DUCHESSE. J'ai moi-même dicté les articles... J'ai pensé à toute la famille, et j'espère, monsieur Dubut, que vous ne refuserez pas votre consentement...

DUBUT. Pour vous refuser quelque chose, madame la duchesse, il faudrait être un manant.

BERTRAND. Il faudrait que p'pa soye un manant.

LA DUCHESSE, *à Amélie.* Mais où donc est votre mère, mon enfant ?

AMÉLIE. Madame, je la croyais près de vous.

DUBUT. Je ne sais pas où diable elle est fourrée... Excusez-la, madame; elle manque tout-à fait de l'usage du monde.

LA DUCHESSE. Alors, nous signerons mon contrat avant le vôtre.

DUBUT. Ça me parait fort convenable.

BERTRAND. Extrêmement convenable.

DOLCI. Précisément, voilà monsieur le comte.

SCENE XX,

LES MÊMES, LE COMTE.

LA DUCHESSE. Eh bien! monsieur l'impatient, c'est vous qui vous faites attendre?

LE COMTE, *embarrassé*. Ah! madame, j'étais retenu par les complimens...

DUBUT, *s'avançant*. Des femmes de la halle, j'en suis sûr... Ma femme y était, n'est-ce pas?

LE COMTE, *avec contrainte*. Oui... elle y était.

DOLCI. Tout est d'accord.

LA DUCHESSE, *au comte*. En doutiez-vous?

LE COMTE. Non; car nos témoins sont tous prêts... (*A Laurent.*) Faites entrer.

SCENE XXI.

LES MÊMES, HOMMES *et* FEMMES INVITÉS, *élégamment vêtus, et portant des bouquets.*

CHŒUR.

AIR *du Philtre.*

Ici nous venons tous
Célébrer cette heureuse alliance,
Tendres époux,
Unissez-vous
Dans l'espérance
Du sort le plus doux.
Ici nous venons tous, etc.

LE COMTE, *à part, et sur le devant.* Maintenant, je n'ai plus rien à craindre d'elle.

DOLCI, *à la table.* Il s'agit de signer... le futur le premier.

LE COMTE, *allant à la table.* Je signe mon bonheur.

(Il signe.)

DOLCI, *à la duchesse.* A vous, madame la duchesse!

LA DUCHESSE, *prenant la plume des mains du comte, et allant pour signer.* C'est à mon tour... (*Elle s'arrête.*) Vous ne m'en ferez pas repentir, n'est-ce pas?.....

LE COMTE, *avec impatience.* Signez donc, je vous prie.

LA DUCHESSE. Quelle vivacité! Allons, je signe.

(La duchesse trempe la plume dans l'encrier.)

LE COMTE, *à part.* Enfin je respire!...

SCENE XXII.

LES MÊMES, MARIE-JEANNE.

(On entend crier en dehors.)

MARIE-JEANNE. Arrêtez!.. arrêtez!.... (*La porte s'ouvre avec fracas. Marie-Jeanne paraît tout en désordre; la main droite entourée d'un mouchoir. Elle se précipite vers la duchesse, lui arrache la plume de la main, et lui crie:*) Ne signez pas, madame! ne signez pas!...

TOUS. Ciel!

LA DUCHESSE, *surprise.* Que signifie?..

LE COMTE, *vivement.* Cette femme est folle.

MARIE-JEANNE. Non, je ne la suis pas.

LE COMTE. Il faut l'emmener...

BERTRAND *et* AMÉLIE. Ma mère!....

DUBUT, *se mettant devant elle, et menaçant le comte.* Mon épouse!...

MARIE-JEANNE. Excusez-moi, madame la duchesse, de faire un escandale comme ça. Je voulais vous avertir en secret; mais le scélérat m'a entraînée chez lui, m'a enfermée... Oh! Marie-Jeanne a une bonne poigne. J'ai pris la pince, la barre de fer de la cheminée; j'ai fait sauter la serrure, j'ai brisé la porte en mille morceaux...

AMÉLIE, *effrayée, et voyant la main de sa mère.* Vous êtes blessée!

MARIE-JEANNE. Oh! ce n'est rien; je me suis un peu égratignée... Je me serais plutôt coupé la main que... Mais j'arrive à tems... n'est-ce pas?

LE COMTE, *voulant avancer.* Malheureuse! si tu parles...

(Dubut le tient en respect.)

LA DUCHESSE, *émue.* Qu'est-ce donc?

MARIE-JEANNE. Vous alliez l'épouser?

TOUS. Eh bien!

MARIE-JEANNE, *avec énergie.* C'est un forçat!...

TOUS. Un forçat!...

DUBUT, *à part, et sur le devant.* C'est un fier polisson.

(La duchesse tombe sur le fauteuil, Amélie et Alphonse s'empressent auprès d'elle. Marie-Jeanne le soutient d'une main en montrant le poing à Gautier qui lève insolemment la tête au milieu des gens qui l'entourent. Tableau. La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

77599